

L'amour mou
L'amant de Jean-Jacques Annaud

Thierry Horguelin

Numéro 60, printemps 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22486ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Horguelin, T. (1992). Compte rendu de [L'amour mou / *L'amant* de Jean-Jacques Annaud]. *24 images*, (60), 66–66.

L'AMANT

DE JEAN-JACQUES ANNAUD

L' *amant* se pose sans conteste comme le flan mou de la décennie. Certes, au vu des déclarations d'une suffisante sottise répandues par son maître d'œuvre, il n'y avait pas autre chose à en attendre qu'un nouveau fleuron du cinéma d'inauguration, section académisme international: une grande histoire d'amour sur fond exotico-touristique, avec le Goncourt de Duras (dont on exhibe même le sosie au dernier plan: fallait oser) en guise de plus-value culturelle et la voix de Jeanne Moreau en manière de supplément d'âme. Mais rien ne laissait prévoir l'ampleur du naufrage.

Car *L'Amant* n'est même pas le produit culturel, l'écrin de luxe ou le poster languissant que laissait prévoir sa bande-annonce; car *L'Amant* n'est même pas l'ouvrage d'un bon régisseur: ce film ectoplasmique est encore en-deçà de ce minimum syndical. Que manque l'essentiel, que la matière romanesque et les sentiments, l'«atmosphère» durassienne (au sens climatique: la torpeur de la canicule et la drache moite des moussons) se diluent dans une lavasse tiède, on n'en est, à vrai dire, peu surpris. Que le film dégage moins de sensualité qu'une pub de bain mousse, on ne s'en étonnera guère non plus. Mais qu'il échoue même à mettre en valeur ne serait-ce que la splendeur de ses décors, le déploiement de sa figuration et la richesse de son devis, voilà qui, d'un ancien publicitaire prétendument rompu à l'art du grand spectacle, stupéfie.

Tout au long de deux heures d'un ennui terrassant, le cinéaste-entrepreneur n'étaie (ne vend) que son incompetence. Chacun de ses mouvements de caméra s'empêtre dans son superflu et s'enlise dans sa redondance. Chaque scène alterne les ensembles et les détails avec un terrifiant manque d'imagination dans les mises en place. Tout se passe comme si le cinéaste ne savait choisir, à chaque plan, que le plus mauvais angle d'où montrer sa limousine garantie d'époque, son paquebot certifié conforme et sa noce estampillée authentique. Au point que les téléreportages sur le tournage paraissent à distance plus satisfaisants que le film lui-même. Jean-Jacques Annaud a des «moyens», mais il ne sait qu'en faire. Il veut tout montrer, mais il ne sait rien faire voir. D'où qu'il s'en remette à une accumulation comptable, où chaque accessoire est là pour fournir des gages. Le comble étant ces plans des corps enlacés des

amants filmés à la macrophotographie, comme s'il suffisait de coller à l'épiderme en hyper-gros plan pour obtenir des preuves de désir et de jouissance — idéal naïvement pornographique qui est bien d'un fils de pub.

Rien pour autant qui ressortisse d'une esthétique somptuaire de la dépense et du gâchis. Annaud a les yeux qui brillent dès qu'il évoque les décors, la voiture et le bateau qu'il a mis six mois à trouver; le drame est qu'il ne sache rien faire de cette panoplie ni de cette jouissance-là, fût-ce seulement sur le mode de la carte postale décorative. *L'Amant* n'est pas de ces Titanic grandioses du cinéma, malades de leur gigantisme, qui savent couler avec majesté: il n'existe pas assez pour ça. Il est tout au plus le catalogue d'un boutiquier incapable de faire l'article. Pas étonnant que les acteurs, égarés dans cette collection de prêt-à-filmer, ne soient que le pauvre superflu de ce superflu-là.

Il n'y a donc même pas à convoquer à la rescousse le débat scolaire de l'adaptation littéraire au cinéma. Il n'y a pas plus à comparer le film d'Annaud avec celui que Marguerite Duras aurait pu tirer elle-même de son roman (ce serait de toute façon idiot), mais avec celui que n'importe quel façonnier un peu habile aurait tiré de pareille matière. C'est à l'aune de ses propres ambitions, celles de l'illustration haut-de-gamme, que le film d'Annaud est nul et non avenu.

L'Amant marque enfin un nouveau triomphe de la libre entreprise culturelle. Entre le battage promotionnel qui l'a précédé et l'album de belles images qui l'accompagne dans toutes les bonnes librairies, le film devient un maillon inutile, mais son service après-vente fonctionne automatiquement. Il ne reste plus aux médias qu'à recopier le copieux dossier de presse du film — 90 pages (!) d'une inouïe fatuité, incluant même un index (!!), — à s'extasier sur l'emballage-cadeau et à sacrer le «chef-d'œuvre». ■

LAMANT

France 1992. Ré.: Jean-Jacques Annaud. Scé.: Annaud et Gérard Brach d'après Marguerite Duras. Ph.: Robert Fraisse. Mont.: Noelle Boisson. Son: Laurent Quaglio. Mus.: Gabriel Yared. Int.: Jane March, Tony Leung, Frédérique Meininger, Arnaud Giovaninetti, Lisa Faulner, Raymonde Heudeline. La voix de Jeanne Moreau. 112 minutes. Couleur.

L'AMOUR MOU

par Thierry Horguelin



La jeune fille (Jane March)